

**Lebanon**  
**Huis clos**

*Levanon* — Israël / France / Grande-Bretagne 2009, 94 minutes

Janine Euvrard

Numéro 267, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Euvrard, J. (2010). Compte rendu de [Lebanon : huis clos / *Levanon* — Israël / France / Grande-Bretagne 2009, 94 minutes]. *Séquences*, (267), 29–29.

## Lebanon

### Huis clos

«Le 6 juin 1982 à 6h15 du matin, j'ai tué pour la première fois de ma vie. Je ne l'ai pas fait par choix, ni sur ordre, mais par une réaction instinctive d'autodéfense, face à une menace de mort... Le 6 juin 1982, j'avais 20 ans. Quand je suis rentré, ma mère m'a serré dans ses bras en pleurant et en remerciant Dieu. Elle n'avait pas réalisé que je n'étais pas rentré sain et sauf. Qu'en fait je n'étais pas rentré du tout. Elle ne se doutait pas que son fils était mort au Liban et qu'elle embrassait une coquille vide.»

JANINE EUVRARD



L'anti-film de guerre par excellence

Né à Tel-Aviv en 1962, Samuel Maoz a réalisé quelques courts métrages, entre 1987 et 2000, et de nombreuses publicités. En 1982, il est mobilisé comme artilleur dans les divisions blindées. Du Liban, Maoz est revenu hanté par ce qu'il a fait, par ce qu'il a vu. **Lebanon**, qui a obtenu le Lion d'or au dernier festival de Venise, retrace l'expérience personnelle de ce soldat israélien qu'était à l'époque le cinéaste. Par quel exorcisme, par quelle magie se sort-on d'un tel traumatisme : par l'écriture, par la peinture, par le cinéma lorsqu'on est cinéaste ?

En 1988, alors qu'il vient de terminer l'école de cinéma, Samuel Maoz essaye de porter à l'écran ce chapitre de sa vie qui ne le quitte pas. Le premier souvenir qui l'assaille en écrivant le scénario est une odeur de chair brûlée, si présente, si violente, qu'il recule aussitôt. «J'ai compris que ce n'était pas encore le moment», dira-t-il.

Tout comme Ari Folman dans **Valse avec Bachir** (2008), qui avait choisi de faire un film d'animation de l'invasion du Sud Liban en 1982 et de la nuit du massacre des camps de réfugiés de Sabra et Chatila, et comme Joseph Cedar avec **Beaufort** (2007), récit des derniers jours d'une forteresse israélienne assiégée par le Hezbollah, qui reçut l'Ours d'argent au festival de Berlin, Samuel Maoz fait partie de cette génération d'Israéliens qui a fait la guerre du Liban en 1982. La plus cruelle, la plus barbare menée par Israël. Les trois films ont ceci en commun qu'ils adoptent le point de vue des soldats israéliens et non celui du gouvernement.

Dans **Lebanon**, le cinéaste montre la guerre, la guerre telle que lui l'a vécue, à travers le viseur de son char, avec pour unique décor, l'habitacle étouffant de son tank obscur, irrespirable, terrifiante caisse de résonance des tirs du dehors. De l'intérieur de ce tank, on peut presque «sentir» les images : l'odeur, la crasse, l'eau croupie, la sueur. Maoz exprime avec des images simples l'effroi, la peur aussi de ces quatre soldats prisonniers de cette boîte métallique qui ne verront de la guerre que ce que leur montre le viseur du tank, où tout se transforme en menace ou cible potentielle. Ils ne s'en sortiront pas

indemnes, cette expérience traumatisante les marquera à jamais. Le spectateur, lui, ne verra que ce que Shmulik voit dans son viseur : un paysan déchiqueté, un âne éventré, une jeune femme hagarde dont on a massacré la famille et qui, hystérique, cherche sa petite fille avant d'être abattue à son tour, un homme dont la tête ensanglantée s'effondre sur une partie d'échecs.

«L'homme est d'acier, le tank n'est que ferraille» apparaît plusieurs fois sur l'écran. Est-ce avec cette phrase que l'on apprend à ces soldats à tuer ? **Lebanon** est un film courageux : le cinéma israélien ne nous a pas, à quelques exceptions près, habitués à nous montrer à un tel point la souffrance psychique de ses soldats, dans ce char où altercations, pleurs, confessions fusent. Maoz nous montre la panique, les larmes et les nausées de ces quatre «prisonniers». **Lebanon** est l'antifilm de guerre par excellence, tourné en huis clos dans un char étouffant : seule compte l'avancée du blindé. Hertzal, Ygal, Azi et Shmulik ont pour mission de «nettoyer» ce qui reste d'un village libanais bombardé ; «aller vérifier qu'il n'en reste rien» est l'ordre qu'ils reçoivent d'un officier qui communique par talkie-walkie ; on ne fait pas le tri entre les francs-tireurs et les quelques civils qui n'ont pas été tués. Enfermés dans ce char d'assaut, les soldats découvrent que cette mission annoncée comme rapide se révèle un véritable cauchemar. Pas de grandiloquence, pas de clichés, Maoz veut simplement nous transmettre le choc, les blessures internes de l'âme qui l'obsèdent encore. «La société israélienne est pleine de gens comme moi, on peut vivre, sourire, avoir une famille, un travail, mais à l'intérieur on saigne à jamais ; personne ne peut arrêter ça. Avant le film, je me sentais coupable ; maintenant je me sens responsable.» Maoz a choisi pour ce premier film une vision ultra subjective où le spectateur se voit lui-même prisonnier du tank. Pour que l'effet soit réel, il a enfermé les acteurs dans un container durant plusieurs heures...

Film exemplaire sur l'absurdité de la guerre, de cette guerre en particulier : «nous n'étions pas entraînés. La guerre du Liban était un merdier total. Ca n'avait rien à voir avec les guerres classiques du passé, avec deux armées face à face. Là l'ennemi était en jeans, on n'arrivait pas à distinguer les civils des combattants. Tout ce dont je me souviens, c'est la folie dans les yeux de chacun, la folie ambiante.» Peut-on espérer que cette guerre changera les mentalités en Israël et au Moyen-Orient ? Samuel Maoz semble y croire. 

■ **LEBANON** — Israël / France / Grande-Bretagne 2009, 94 minutes — Réal. : Samuel Maoz — Scén. : Samuel Maoz — Images : Giora Bejach — Mont. : Arik Lahav-Leibovitch — Dir. art. : Ariel Roshko — Cost. : Laura Sheim — Mus. : Nicolas Becker, Benoît Delbecq, Ron Klein — Son : Alex Claude, John Purcell, Jan Petzold — Int. : Reymond Amsalem (Assna), Oshri Cohen (Hertzal), Yoav Donat (Shmulik), Michael Moshonov (Yigal), Zohar Shtrauss (Gamil), Itay Tiran (Asi) — Prod. : David Silber, Ilann Girard, Benjamina Mirnik, Anat Bikel, Leon Ederly, Moshe Ederly, Uri Sabag.